

8 avril 1989

en finale des AS, l'ultime shoot des vainqueurs mulhousiens a une histoire cocasse.

Davis avait l'œil, et le bon !



Le tic-tac d'une horloge vaut parfois toutes les tactiques. La Rotonde, au Mans. Ultimes secondes. Deux dribbles pour se rapprocher du cercle, Cholet et Mulhouse à égalité en finale des As, et un seul tableau d'affichage, à demi dissimulé. Balle en main, Ron Davis, 61 points en un seul match contre le Racing, la saison précédente. Surnommons-le «l'Irrigateur». L'œil

sur la tocante : Jean-Luc Monschau, jeune coach néophyte à ce niveau, qui a fait ses armes à Kaysersberg en N2. Dans le civil, ingénieur chimiste. Surnommons-le, en l'espèce, «l'Horloger». À 80 partout, Valéry Demory, choletais, bon gestionnaire d'ordinaire, vient de déclencher un tir intempestif. Le moment est vraiment mal choisi. Et l'échec, conséquence gravissime, rend la balle de match à Mulhouse. «*Très mauvaise inspiration !*», hurle Patrick Chêne dans son micro-casque. Pauvre hère ! Ce ratage, ce coup de flingue dans le vide ont une cause : Demory – appelons le «Ray Charles en négatif» – ne peut pas voir le chronomètre. Une des deux équipes joue en braille. Valéry est aveugle, ou disons borgne. Pas de bol, c'est Cholet qui est dans le potage.

Ron Davis, lui, la dévore des yeux, cette maudite pendule, comme diraient les Québécois ! D'ailleurs les photos l'attestent. Il a les prunelles en haut des orbites, il fixe le tableau comme un possédé le crucifix de l'exorciste ! Ce regard, Monschau s'en souvient aujourd'hui. Panier ultime ! Folie collective dans la salle. Ce shoot sidérant, sidéral, a une histoire. Flash-back quelque deux heures auparavant. Échauffement dans la salle mancelle. Victorieuses en demi-finales, les deux équipes ambitionnent d'occuper le même banc – celui qu'elles avaient toutes deux la veille, et qui a porté chance, superstition rituelle des sportifs. Mais il n'y a pas la place pour une vingtaine de paires de fesses. Les arbitres s'appêtent donc, comme le veut la tradition, à procéder au tirage au sort qui attribuera à chacun sa portion de parquet et le mobilier allant avec. Christian Monschau, le frangin, ingénieur lui-aussi, joue pour Mulhouse. Il veut, à l'évidence, choisir le «bon» côté, si le toss est favorable aux Alsaciens, dont il est capitaine. Oui, mais voilà : l'Horloger, alias JLM, a un autre projet. Il raconte : «*Il faut pouvoir voir l'horloge en seconde mi-temps, en cas d'égalité ou de match serré.*» Il se tourne vers Christian : «*Si tu gagnes, tu choisis l'autre côté : celui de la pendule.*» À la Rotonde, années héroïques et infrastructures rudimentaires, on joue encore en trente secondes sans décompte électronique lumineux sur le haut de chaque panier. Christian s'insurge : «*Si les gars me voient gagner le toss et que je délaisse le banc qui porte chance, ils ne vont rien y comprendre !*» Alors, Jean-Luc décide : «*Mens-leur ! Dis-leur que tu as perdu... même si tu l'as gagné !*» Match. Égalité. Balle à l'Irrigateur Davis. Avant le shoot, la légende veut que Monschau l'Horloger lui ait crié : «*Take it !*» Et c'est ainsi qu'ils ont gagné. Morale de cette fable très immorale mais cocasse : un petit mensonge peut accoucher d'une grande victoire. À condition de voir clair au moment de vérité. Morale bis : Jean-Luc Monschau est, comme on dit de certains paniers réussis, plutôt ficelle... Vous en doutiez ?

THIERRY BRETAGNE

